

Grains de CIEN¹

*Loin donc que la folie soit le fait contingent des fragilités de son organisme, elle est la
virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence.
Loin qu'elle soit pour la liberté "une insulte", elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son
mouvement comme une ombre.
Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas
l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté.*

Jacques Lacan, Propos sur la causalité psychique

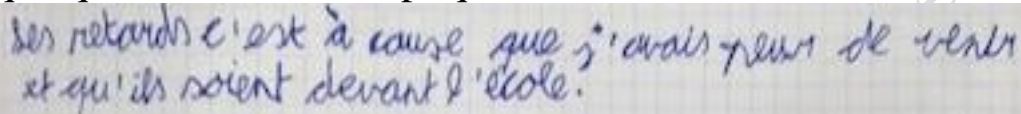
Integras est un beau nom de votre institution et je remercie Hervé Boéchat de cette invitation à exposer devant vous quelque chose de ce qui a animé ma vie. Mère de 4 enfants, et grand-mère de 8 « petites vengeances », selon cette jolie définition reprise de la bouche d'un grand-père, j'occupe la position d'enseignante de latin-grec et d'adjointe de direction dans un cycle d'orientation, et en privé, je reçois en cabinet des analysants ou des gens qui veulent simplement venir parler à un.e analyste.

Comme vous le dites bien dans votre concept général, nous sommes tous, chacun dans son lieu et dans son style, chargés d'accueillir ces enfants alors même qu'ils sont plus ou moins laissés à la marge. Il s'agit donc d'apprendre à lire ce qui les exclut, ou comment ils s'excluent, mais pas seulement... L'intérêt de la psychanalyse, quoi qu'en disent ses très nombreux détracteurs, souvent bien ignorants d'orientation lacanienne, n'est pas tellement de savoir pourquoi votre fille est muette, que de la faire parler.

La folie comme limite de la liberté, voilà ce qui m'oriente, depuis toutes ces années, dans la compagnie de jeunes et d'adultes qui acceptent plus ou moins bien ces limites à leur liberté. Hier encore, nous avons pu entendre V., jeune Suisse d'origine africaine, 14 ans, nous expliquer pourquoi il n'avait envie que d'une chose : aller avec

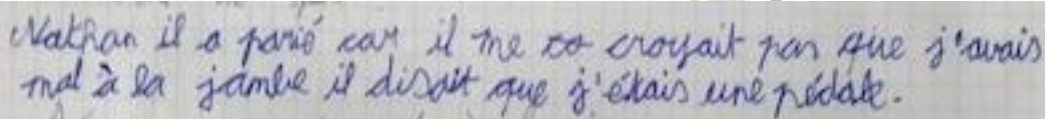
¹ CIEN, Centre inter-disciplinaire sur l'Enfant,
<http://www.causefreudienne.net/connexions/institut-psychanalytique-de-lenfant/>

ses copains. Il ajoutait que rien ne l'en empêcherait. La nuit, il erre dans la ville, et puisqu'il n'y a à une certaine heure plus de bus, il reste dormir chez l'un d'eux. Le matin, forcément, impossible de se lever pour venir à l'école. Depuis quelques mois, il est en classe relais, où il a rencontré d'autres exclus scolaires qui, comme lui, n'entendent accepter aucune limite à leur liberté. V. a été, durant des années, tenu à bout de bras par une mère adoptive à qui on ne peut vraiment rien reprocher. Tout l'amour dont elle l'a entouré, le cadre qu'elle a posé, les liens qu'elle a tissés avec des Africains pour qu'il se sente à sa place n'ont pas permis de lui éviter les écueils scolaires, comme ils n'ont pas empêché les accès de violences dans le cadre scolaire, dont V. ne peut ni ne veut rien dire. Par chance, il a accepté d'en écrire quelque chose. Ainsi explique-t-il ses retards :



Les retards c'est à cause que j'avais peur de venir et qu'ils soient devant l'école.

ou aussi la nécessaire violence dont il se sert pour se défendre



Mathieu il a parié car il me se croyait pas que j'avais mal à la jambe il disait que j'étais une pédale.

Nous prenons au sérieux la nécessité des conséquences de ses actes. Pourtant, malgré un désir décidé et une orientation claire quant à la structure avec laquelle il se défend du réel, nous n'avons pas réussi à le garder dans le cadre scolaire. Pourquoi cet échec ? Certes, nous avons déjà dans la classe où nous avons placé V. un autre élève, qui lui a été placé en classe relais il y a quelques années, et pour lequel nous avons accepté d'ouvrir la porte de l'école. Cet élève est tellement étrange et exige un tel espace pour lui donner du champ qu'il n'est pas imaginable d'en enlever un peu pour V.

Les raisons d'un échec, nous pourrions le faire plus tard, peut-être, dans l'après-coup, et certainement pas sans lui. Donc comment exposer ce qui a permis pour tel ou tel de se faire une place ? J'ai choisi de lire ce qui s'était passé chez nous pour Luc, pour Louis, pour Colette ou pour Jean, pour lesquels nous avons réussi la gageure de créer une institution à chaque fois singulière. Pour chacun, il s'est agi de limiter la jouissance, aussi bien celle de cet élève que celle de son

Autre, ou même la nôtre, qui redouble parfois celle qu'ils ont rencontrée tout au long de leur parcours.

Ma formation de philologue classique ne m'avait jamais préparée à lire ce que les élèves écrivent avec leur corps, dans l'alternance de leur présence-absence, ou entre les lignes. On dit parfois que l'étymologie du mot intelligence réfère à la capacité de lire entre les lignes. Eh bien je restais *analphabète*, selon le beau néologisme lacanien, et en outre, c'est une bêtise structurelle, puisque, comme tout être parlant, (autrement appelé *parlêtre*), je suis moi aussi affublée d'un inconscient.

La psychanalyse, cette vieille dame de plus de 100 ans, a transformé notre rapport au monde, mais alors qu'on croit la connaître, on s'aperçoit qu'elle est bien plus scandaleuse encore que ce qu'elle a bien voulu nous montrer. Son hypothèse principale nous est toujours intolérable : nous ne sommes pas maîtres à bord, et le nom de cet étranger qui, à notre insu, nous fait prendre les plus étonnantes décisions s'appelle l'inconscient. Pour devenir enseignant, il serait intéressant de savoir qui à nous insu nous commande, afin d'éviter que ce ne soit aussi lui, cet étranger, que nous croyons voir dans nos élèves, nos collègues, nos responsables, voire dans les parents avec lesquels nous avons à travailler.

Il devient possible, une fois qu'on a pu remettre à sa place l'inconscient qui nous commande, d'ouvrir une porte à l'étrangeté chez l'autre, et donc de ne plus vouloir le réduire au même. Cela permet surtout d'ouvrir vraiment les oreilles, souvent bouchées par nos propres sécrétions inconscientes. C'est à tous ces élèves qui m'ont appris ce que je sais que je donne ici la parole, car je ne peux aujourd'hui que continuer à ne pas savoir pour apprendre, humblement, fraternellement, la langue de chacun de ceux qui s'adressent à moi ou dont j'accueille les adresses, voire les agressions.

Faire métier de professeur, comme occuper la place du psychanalyste, oblige qui s'y prête à accepter de prendre les leçons de ce qui vient là en place de savoir : de ces leçons que j'ai prises et que j'espère continuer à prendre, voici quelques grains de CIEN que je partage avec vous qui me lisez, peut-être sans comprendre. L'important n'est

pas la vérité, ni le savoir, c'est de partager un affect, comme un éclair, un rire, un mot d'esprit, un débris de langue qui sert de repère, de point d'appui. L'inconscient, on l'attrape là où ça rit, ça rate, ou ça rêve... ça crisse, ça grippe, ça s'écrit aussi. Chacun de ces grains de CIEN est comme un enCIENgnant pour moi, et je tiens ici à les remercier, chacun, de m'avoir appris ce que je tente de vous transmettre.

J'ai choisi ces vignettes pour leur singularité, et il ne s'agit en aucun cas d'en faire des modèles. Néanmoins, on verra qu'il y a lieu pour la plupart d'entre eux d'aborder la question de la structure, psychotique bien souvent, selon la nouvelle définition qu'en a donnée Jacques-Alain Miller², si l'on ne veut pas, à vouloir les rendre normaux, les rendre tout à fait fous. La psychose n'est plus considérée sur son versant déficitaire, mais plutôt sous sa forme très moderne d'un excès, d'un plus, d'un trop. La question se pose donc pour ces présentations d'aborder sans crainte, sans jugement, sans mépris la dignité avec laquelle ces sujets, lorsqu'on les considère tels, peuvent trouver dans l'école un bord qui limite un peu ce qui en eux, plus fort qu'eux, les envahit et finit obligatoirement par nous envahir. C'est donc sur nous, les adultes de compagnie, que repose le transfert. C'est à nous de supposer qu'ils font, comme chaque être humain, de leur mieux pour endiguer ce qui les pousse à agir, et dont ils ne sont pas maîtres.

Cette clinique ironique³ est aussi une clinique de la lettre, qui ne serait pas possible sans la lecture précise que Jacques-Alain Miller a faite de Jacques Lacan, reprenant tout son enseignement. C'est aussi une clinique politique, car il s'agit bien de donner des lettres de noblesse à la folie, le plus intime de l'humain.

² Voir les élaborations cliniques précieuses in : Conversation d'Arcachon, Convention d'Antibes, et Conciliabule d'Anger.

³ Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n°23, Février 1993

Un grain de CIEN 1 Luc

Avant même que Luc n'arrive dans notre école, à 13 ans, il est précédé d'un viatique de taille : son enseignante primaire tient à m'informer qu'il n'est pas le méchant loup dont tout le monde a peur. Pourtant, la description qui m'en est faite n'est pas rassurante : ce garçon fait très peur aux adultes, et sa méchanceté semble bien réelle. N'a-t-il pas osé se moquer d'une fille de sa classe à qui il a dit qu'il envoyait ses poils aux jambes ? Certes, il avait été puni pour cela : durant 4 séances, pas de piscine pour Luc. Ses parents ne comprenaient pas la sévérité de la sanction pour une blague, certes, pas de très bon goût, mais sans conséquence à leurs yeux. Puis, quand il se mit à envoyer des vidéos pornographiques à ses camarades, insistant lourdement, là encore, sur le fait que c'était pour rire, ils trouvaient aussi que les autres parents manquaient d'humour. Or pour rire avec les autres, il faut être, comme le dit Lacan, de la paroisse. Mais Luc n'est pas vraiment comme les autres : adopté, d'origine asiatique, il a déjà subi, lui aussi, de nombreuses *blagues* qu'il a très mal supportées. Lorsque ses parents me firent savoir qu'il fumait, et que, fâchés contre l'école qui était à leurs yeux le lieu même où il pouvait se fournir auprès de dealers, je fus très étonnée de recevoir une photo du matériel qu'ils avaient trouvé dans sa chambre : quelques brins d'herbe provenant de la récente taille du gazon familial, et un sachet ouvert de verveine pour tisane... Alors que Luc avait commencé à fumer des cigarettes, il essayait en effet de fumer *de l'herbe*, et cela signalait pour moi son rapport au langage. Pas de second degré pour lui, Luc n'a pas le code des relations à son semblable. Il me l'avoua lui-même par un exemple étonnant : alors qu'il n'avait que 8 ou 9 ans, une fille de sa classe lui avait proposé de sortir avec lui. Il avait accepté, sans savoir ce que cela signifiait, mais il ne pouvait pas le lui demander, au risque de passer pour un idiot. C'est pourtant tel

un idiot qu'il fut la risée des copains de sa classe quand la fille leur raconta qu'il était seulement sorti...du bâtiment. Elle avait bien compris qu'il n'avait pas saisi la métaphore, et avait préféré rejeter le ridicule de la situation sur lui, alors qu'elle aurait peut-être été bien ennuyée s'il était allé plus loin.

Récemment, Luc me raconte qu'il a dû aller à la police pour un vol de vélo. En l'écoutant, je sais bien qu'il ne s'agit pas d'un acte : Luc se promenait avec un copain qui avait, lui, un vélo. Survient sous ses yeux un vélo qui semblait juste l'attendre : Luc s'en saisit, ce que la caméra de surveillance enregistre clairement. Puis, après le petit tour nocturne, comme son chemin ne le ramène pas sur le lieu où il avait pris le vélo, il le dépose ailleurs, en rentrant chez lui. Là encore, ce n'est pas lui qui décide de voler, mais n pourrait aller jusqu'à dire que la faute en incombait à ce vélo, qui se trouvait là, sous ses yeux, comme offert.

Evidemment, cette logique est difficile à expliquer aux parents, aux policiers, aux adultes en somme, qui n'y croient pas. La question est moins d'y croire que de savoir entendre ce qui se passe pour lui, dans son discours, et de tenter d'y installer des petits grains de sable, pour empêcher que Luc ne devienne que l'esclave de cette logique implacable, celle de l'inconscient, qui l'oriente sans qu'il ne puisse s'y opposer.

Quant à la *violence* de Luc, il suffit de le lire bien pour comprendre qu'elle est clairement liée à sa totale méprise langagière. Non pas qu'il soit stupide, mais pour accéder à ce deuxième degré dans lequel les autres semblent nager, ou font mieux semblant que lui, il faudrait que Luc puisse rencontrer quelqu'un qui soit sensible à sa difficulté, qu'il puisse lui faire confiance, et venir lui poser ses petites questions. Car sinon, c'est le clash assuré : qu'un enfant se moque de ses yeux bridés, ou qu'une enseignante lui fasse remarquer qu'il se comporte comme un enfant, et Luc, insulté au plus profond de son être, est dans l'obligation de réagir pour exister, pour survivre. Sans un adulte de compagnie capable d'entendre sa langue et de lui donner quelques clés de traduction, il est impossible pour lui de grandir, de devenir un

homme, ce qui, selon ses propres critères, signifie *un mec qui parle bien aux filles*.

Construire un personnage différent du loup qu'il a été jusqu'ici ; c'est ainsi que j'ai l'impression, comme la chouette de la BD, de travailler à *tricoter avec lui un slip* qui lui rende la vie plus confortable, et qui le décale un peu de ce choix forcé dont il est la victime : se faire voir comme celui qui fait peur. Cette histoire étonnante est racontée par Lupano Itoïz Cauuet⁴, et elle est au cœur d'un travail que nous faisons dans le cadre du laboratoire du CIEN de Fribourg, autour de la question que Jacques-Alain Miller met au cœur de l'IE pour 2019⁵.

Il y a peu, Luc s'est retrouvé à l'hôpital pour soigner un coma éthylique : par curiosité, il avait obtenu d'un copain qu'il lui amène une bouteille de whisky, qu'il a bu. Appelée par la doctoresse, à qui j'ai parlé de mes inquiétudes le concernant, il a été envoyé à l'Hôpital psychiatrique, d'où il est ressorti trois jours plus tard, persuadé qu'il n'avait rien, et n'ayant parlé à personne des voix qu'il entend la nuit, puisqu'elles se sont tuées depuis qu'il vient me parler.

Un grain de CIEN 2 Louis

Lorsque sa mère est venue me demander, en fin d'année scolaire, de recevoir Louis à l'atelier, c'était à la suite de son dessin d'une croix gammée qu'il avait jugé bon de dessiner sur son cartable. Le même Ludo avait su prendre congé, peu de temps avant, un après-midi, pour apprendre son rôle dans une pièce de Molière... Louis ne comprend pas du tout pourquoi il doit venir perdre son temps, et me le fait savoir par écrit.

⁴ <http://www.dargaud.com/bd/Vieux-fourneaux-Les/Le-Loup-en-slip/Le-Loup-en-slip-tome-1-Le-Loup-en-slip>

⁵ https://www.apreslenfance.com/?wysija-page=1&controller=email&action=view&email_id=167&wysijap=subscriptions

Il vient pourtant écrire ce qu'est la croix gammée, *cette croix qui a été faite par Adolf Itlaire, représente le symbole de la race pure, mais c'est pas vrai, toutes les races se valent*. Louis est un enfant métisse, et il continue à en rajouter : *je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, c'était très con, idiot, stupide, etc...*

Sa mère lui a aussi demandé d'écrire une lettre d'excuse à ses enseignants, ce qu'il fait non sans ironie : *Je vous avoue que d'assumer cela n'est pas très facile, et surtout me prive d'une partie de mon après-midi de congé*.

J'en prends bonne note. Sa mère me raconte alors tout à trac les coordonnées de sa naissance, la séparation terrible d'avec le père, alors qu'il avait trois ans, et surtout de son envoûtement par le sorcier engagé par son père. Depuis, Louis est selon elle habité par des démons. Durant cet entretien, Louis écoute tout, mais ne dit rien. À cette mère, prof de physique, devenue magnétiseuse, rêvant de devenir psychanalyste, qui demandait que Louis vienne régulièrement à l'atelier l'année suivante, je répondis que j'étais d'accord...

Louis ne vint jamais à l'atelier. Je le croisais régulièrement dans les couloirs de l'école, et lui lançais un joyeux : « Je t'attends mardi », à quoi il me répondait dans un sourire : « Oui, je viendrai ! »

On pourrait dire que de l'avoir laissé ne pas venir à l'atelier était un pari. J'ai parié que Louis pouvait ne pas être complètement l'objet pris dans le discours de sa mère. Il ne s'agit pas de faire parler un enfant lorsqu'il est parlé par sa mère, mais peut-être de l'autoriser à se taire. Je ne sais pas ce qu'il a fait de cette autorisation, mais l'année s'est si bien déroulée que sa mère m'a remerciée et m'a dit qu'il avait trouvé sa voie.

Un grain de CIEN 3, Lulu

Oui, il faut les croire, quand ils nous disent que ce n'est pas eux... C'est le seul moyen de susciter un transfert qui permette de travailler avec ces enfants qui sont souvent, sans que personne ne s'en rende compte,

victimes d'un Autre qui les pousse à faire ce qui leur paraît aussi, à eux, comme à nous, tellement étrange. Oui, ils sont victimes de l'étranger en eux, plus fort qu'eux. Ainsi l'autre a bon dos, pensent souvent les parents ou les enseignants lorsqu'un enfant leur répond, pris la main dans le sac, que ce n'est pas lui ! Nous ne pouvons rien faire d'autre que de le croire, cet enfant qui nous dit qu'il a emprunté alors que qu'on nous dit qu'il vole, ou cet adolescent qui déclare que c'est un autre qui a frappé, alors que nous avons bien vu que c'est lui. C'est difficile de prendre au sérieux un dire de l'enfant alors que tout ce que nos yeux nous prouvent, c'est qu'il ment. Les enseignants peuvent-ils se laisser prendre à une telle tentative de manipulation sans perdre leur fameuse autorité ?

C'est avec ce souci de le croire que j'ai entendu Lulu, ce jeune homme qui s'était fait renvoyer de son établissement pour violences sur un responsable disciplinaire : il avait cogné, me dit-il, parce qu'il s'était senti dans l'urgence de défendre un camarade, victime de la même injustice que lui-même, une année plus tôt. En effet, son professeur de natation l'avait ramené de force au bord de la piscine, d'après Lulu, en tentant de le noyer : Lulu n'avait pas entendu l'ordre de sortir du bassin. Il avait cru mourir, et avait gardé une haine féroce pour ce maître. Lorsqu'il aperçoit ce même maître gifler un camarade, il est déjà plus grand, et ressent alors la nécessité de réagir pour effacer son impuissance passée. Cela se passe mal, il se fait plaquer au sol, et est emmené chez le responsable. Celui-ci lui *parle mal*, il cogne. Lorsque je l'interroge sur ses actes, il me déclare : *« Je ne me souviens de rien, c'est ce qu'on m'a raconté après. Moi, j'ai un blanc. C'est comme s'il y avait un autre moi qui prend la place. »* On a envie de ne pas le croire, on pense que c'est facile de se trouver des excuses. Choisisant de prendre ses dires au sérieux, j'ai proposé à Lulu d'être attentif à ce moment où il sent que sa colère monte, et de chercher alors quelqu'un auprès de qui s'appuyer pour éviter de laisser sortir de lui celui qui est plus fort que lui, et dont il paie ensuite les actes. Il s'est montré surpris d'être cru, alors qu'on ne l'entendait jamais. Dans notre établissement, il a pu s'appareiller de quelques autres, son enseignante principale, par exemple, qui a su écouter ses dires sans les juger à la lumière aveuglante de la normalité. Ainsi, lorsqu'il dit qu'il n'a pas pu faire ses devoirs parce qu'il était fatigué, elle le croit, elle aussi, sans pour autant laisser tomber la règle : il doit pourtant reprendre son travail. Et face à cette autre civilisée, il accepte de se remettre au travail.

Le seul interdit qui lui avait été posé, c'était de ne frapper personne. C'est ainsi que, à notre surprise, il est arrivé un jour avec le poing cassé, et sept points de suture : il avait frappé le mur plutôt que le concierge. Après avoir, dans un premier temps, reconnu l'effort qu'il avait fait pour ne pas enfreindre la règle, lorsque je lui demande, en lui montrant son poing ce qui s'était passé, il me répondit : « C'est le chirurgien qui a fait ça ! » L'autre, encore une fois ! Malentendu, certes ! Néanmoins, on peut se poser la question de la place de ce sujet, qui semble bien aux abonnés absents !

Se mettre du côté du sujet pour contrer l'Autre, c'est la position que nous soutenons, mais pour pouvoir la comprendre, l'expliquer, la faire connaître, nous avons besoin d'être quelques-uns. C'est ce que le laboratoire du CIEN me permet, de contrer l'Autre de la norme, sorte de surmoi exigeant et féroce qui pousse les enseignants à instaurer plus de règles, plus d'évaluation, plus de sanctions. Eduquer devient alors moins impossible, puisque le désir de l'enseignant peut se libérer, lui aussi, de la surveillance débilitante de cet Autre de la règle intolérant à l'exception.

Un grain de CIEN 4 : Justine

Apprendre à certains enfants à mentir est une nécessité vitale, dans une orientation clinique. Justine, à 15 ans, a déjà passé six mois à l'hôpital psychiatrique, à la suite d'une tentative de suicide spectaculaire. Dans la classe de latin, cette élève brillante est connue comme la cheffe du dictionnaire. Alors qu'elle lit énormément, et qu'elle a donc beaucoup de facilité dans le maniement de la langue, elle se retrouve parfois prise en défaut ; elle croyait savoir, mais la consultation du dictionnaire la met en difficulté. Alors elle cherche à faire mentir le dictionnaire. Les autres élèves s'en amusent, avec bienveillance, et il est possible, grâce à eux et à un doux forçage de soutenir tout en la battant en brèche cette volonté de maîtriser la

langue. C'est pour Justine une nécessité vitale, car elle est parlée, elle est jouée par *lalangue*, et ne supporte d'être prise en faute que grâce à un pas de côté que je peux lui permettre de faire. : il est possible en effet que les mots aient plusieurs sens, chacun en faisant résonner un, plus personnel. Ce n'est qu'en laissant une place vide dans le savoir que Justine peut loger sa singularité et continuer à apprendre, grâce à l'écart que lui offre l'étymologie, un espace où elle peut mettre en jeu son savoir pour le laisser vaciller un peu. De même, entre l'allemand et l'anglais, langues qui s'apprennent en même temps que les langues mortes, peut-elle découvrir ce que Barbara Cassin⁶ appelle les intraduisibles. Pour Justine, déclarée surdouée, l'école est un lieu important, parce qu'elle est l'endroit où la langue peut se mortifier, n'être pas trop vive. Ses crises, qui l'amènent à se scarifier, à désirer mourir pour être belle éternellement, peuvent s'y tempérer un peu puisqu'à l'école on joue avec le savoir. Alors que lorsque son ami lui dit « ma petite puce », elle entend « ma petite pute », alors que dans sa famille, la langue est très crue, à l'école, on se sert du semblant, on peut s'éloigner de la crise en y apprenant l'hypocrisie. C'est aussi là qu'elle trouve des modèles à imiter. Comme elle ne sait pas comment être normale, elle imite ceux qu'elle trouve le plus normaux. Elle est très verbeuse, qualité que Lacan reconnaissait aux autistes, mais elle fait de gros efforts pour mettre un voile, un peu de semblant, un masque, là où la libido non liée, comme l'appelait Freud, là où la jouissance, disait Lacan, là où le vivant est, toujours, en excès. C'est une façon de *sub*-jectiver quelque chose... Mais comme elle le dit elle-même : « Je ne sais pas si j'arriverai à me dire que ce que je dis dans la tête est faux. » Lisant Mme Bovary, elle s'intéresse au siècle où vivait cette héroïne car elle voudrait écrire un roman situé à cette période. Pour l'instant, la littérature et les langues mortes lui permettent de se séparer du trop de vivant en elle.

⁶ Philologue, auteur entre autres du remarquable ouvrage

Un grain de CIEN 5 Colette

Impossible de répondre à toutes les questions que pose Colette. Toute tentative de ce côté est du reste vouée à l'échec, puisque Colette a toutes les réponses. Ce qu'elle vérifie donc par ses questions, c'est la vanité de nos réponses. Elle aurait dû être placée en institution, mais son désir fou de baby-sitting n'y a jamais été reconnu. La seule issue possible était donc la fugue, voire le suicide.

Depuis tant d'années, Colette a rêvé d'y jouer le rôle de la maîtresse. N'est-elle pas en effet celle qui sait ? Elle aimerait tant enseigner aux autres ce qu'elle sait. Ainsi a-t-elle trouvé à enseigner aux jeunes mamans en allaitement à donner le sein, elle qui, à 14 ans, n'a encore jamais eu de bébé. En attendant, elle veut être baby-sitter, mais dans le centre thérapeutique où elle a été placée, cela inquiète. Comment peut-on confier des enfants à la garde d'une jeune fille aussi étrange ? Alors elle veut mourir. Elle le dit, on l'entend, et c'est à ce moment-là, il y a 6 ans, qu'elle est accueillie dans l'école ordinaire où je travaille comme adjointe de direction. Un cycle d'orientation (collège) qui recueille des enfants qui ne peuvent pas s'adapter aux centres spécialisés. Sa psychologue est à cette époque une collègue de la section clinique de Lyon. Comme elle ne voit pas d'autre issue, et qu'elle sait mon intérêt pour les causes désespérées, elle m'appelle pour me demander si je peux ouvrir la porte de notre école à Colette.

C'est donc là qu'une institution sur mesure va se construire pour Colette, durant deux années, grâce à l'ouverture de certains enseignants au discours psychanalytique, aux rencontres du laboratoire du CIEN, et en s'inspirant de ce qui, ailleurs, s'écrit si bien, au Courtil, à Nonettes etc...

Lors de sa venue dans la classe qui allait l'accueillir, quand j'annonce son prénom, les élèves éclatent de rire : j'allais me fâcher quand l'un d'eux me montre ce qu'ils étaient justement en train de faire : ils lisaient un passage des Misérables, de Victor Hugo. Ce rire a fait lien, Colette a été adoptée. Mais il fallait encore qu'elle aussi nous adopte. Pour rendre sa présence plus légère, nous l'avons inscrite dans 2 classes différentes, l'une, de générale, la 2D, l'autre, de développement. Ces signifiants sont bien réels pour elle : elle sait dessiner en 2D, pas en développement. Nous découvrons avec elle la nécessité du bien dire : à son enseignante qui lui demande d'apporter ses résultats scolaires, elle apporte un gros sac, plein de tous les cahiers qu'elle a remplis au cours des années d'école.

Curieuse, Colette se sert de la langue étrangère pour apprendre la sienne. Elle a été jusqu'ici scolarisée à de nombreux endroits, y compris dans la langue allemande... Mais cela n'a jamais duré longtemps. À ses 13 ans, peut-être en réaction à l'engagement confessionnel de sa mère, elle s'était convertie à l'islam. Elle voudrait porter le voile à l'école. C'est vraiment compliqué : la situation n'est pas si claire en Suisse, où la priorité reste la possibilité de scolarisation des enfants. Un après-midi, alors qu'elle arrive en riant dans mon bureau pour me montrer son voile tout neuf, qu'elle arborait pour la première fois, je me fâche, et lui demande de l'enlever. Non, elle ne peut pas imposer le voile, elle pour qui je demande déjà tant d'aménagements. Ce pari réussit : Colette consent à renoncer au voile. Ce consentement, douloureux pour elle, signe son désir de rester dans ce lieu où on lui fait place. Pendant deux ans, nous avons brodé avec elle la dentelle d'un autre voile qui lui a permis, in fine, de terminer sa scolarité obligatoire et même d'obtenir un diplôme de fin d'école, tout à fait original, sur mesure.

Cette stabilité scolaire lui a permis aussi de se séparer de ses parents, d'être momentanément placée en institution pour apprendre à se débrouiller seule pour s'occuper d'elle.

Aujourd'hui, Colette attend un enfant. Ce n'est pas la première fois qu'elle est enceinte, car c'est le moyen le plus sûr pour elle d'arriver à

réaliser son rêve : devenir baby-sitter. Pourtant, jusqu'ici, elle a toujours perdu les bébés qu'elle attendait. Peut-elle devenir mère ? Elle me rappelle parfois, désire que je vienne la voir à l'hôpital. Son bébé est né il y a 3 mois, elle m'a rappelée pour me demander si on peut le lui enlever. Elle a rendez-vous auprès de la Justice de Paix pour demander que le « père » de l'enfant, qui ne fait pas vraiment ce qu'il faudrait, d'après elle, soit plus responsable... Elle ne voudrait pas de curatelle, je lui dis que moi je trouverais bien qu'elle puisse s'appuyer sur quelqu'un, puisque le papa de sa fille ne remplit pas cet office...

On verra ce que la Juge décidera... Quelle chance qu'il y ait encore des juges, des éducateurs, des assistants sociaux pour empêcher Colette d'exercer sa toute-liberté, autre nom de sa folie. Elle a compris, en bonne reine qu'elle est, qu'il vaut mieux se faire entourer de nombreux sujets si l'on ne veut pas sombrer seul dans les difficultés que représente pour elle le réel, comme pour chacun de nous.

Un grain de CIEN 7 : Fabio

« Je ne suis pas normal dans ma tête », déclare très justement F., cet élève mal barré. Dans sa tête, deux voix se répondent. La voix rapide sait tout, elle apprend très vite, c'est elle qui répond quand il ne sait pas que dire, quand il est fâché.

Si F. m'est adressé, c'est parce qu'il ne veut pas rencontrer de psychologue. Ils sont nombreux, les élèves qui refusent une rencontre. Comme il le dit : « Depuis que j'ai huit ans, j'ai l'habitude de m'aider tout seul. » Huit ans, c'est l'âge qu'il avait quand son père est mort. « C'est l'exil », ajoute-t-il. Cette expression, il l'a trouvée dans les livres, les mangas, « Il faut être solide dans la vie », dit-il avec ironie, puis, en voyant que son dire m'amène des larmes aux yeux : « Vous êtes sentimentale. »

Sa famille fait partie des témoins de Jéhova, mais lui a quitté cet asile l'été où sa voix a changé. Comme il n'a pas de mots pour dire cela, je lui apprends que c'est la mue, terme qui veut dire changement. Il aurait dû exposer un texte biblique en public, mais il ne s'en est pas senti capable, et c'est à partir de ce moment-là qu'il a choisi de quitter la religion. Dès lors, il s'est retrouvé dans une posture difficile, considéré par les Témoins qu'il a quittés comme Armageddon. « C'est mon côté démon. Des démons, il y en a tout plein sur internet, c'est comme quand Hadès domine Cerbère. » Sa mère, concierge dans l'école, dit de lui qu'il veut dominer. Elle sait qu'il déteste les profs, et lui dit avec ironie qu'il finira par devenir prof, comme eux. Il ne veut pas entrer dans la routine, dans le système, devenir ce qu'on veut qu'il devienne, il se sent la cible de tous ceux qui veulent en faire Monsieur-Tout-le-Monde. « Les gens sont trop sur mon dos, ils ne me lâcheront pas. » Mais lorsqu'il raconte qu'il a envie de tuer les profs, « je les tuerais un par un, parce qu'ils sont toujours sur moi », je le compare à un volcan plutôt qu'à un animal ; il ajoute : « J'ai une patience très fragile, ça se fissure, ça se casse. »

Comme je rencontre parfois la mère de F, qui ne se rend pas compte de la difficulté dans laquelle vit son fils, je lui demande parfois de ses nouvelles. Il vit toujours avec elle, 10 ans après avoir été éjecté de l'école, n'a toujours pas trouvé de travail, mais continue à *écrire* du rap, et à le mettre en musique. Il vit plus la nuit que le jour, mais cela leur permet de ne pas trop se rencontrer. Par ailleurs, il a accepté de se rendre dans un centre dans lequel j'ai parlé à ceux qui tentent de l'aider ; ils ne voyaient pas non plus la gravité de cette situation, en effet, les voix ne se voient pas ; ils considéraient que F. était un paresseux, et ne faisaient pas le lien entre ses voix et les bagarres dans lesquelles il se faisait prendre, surtout lorsqu'il s'alcoolisait. Suite à ces explications, il a obtenu une allocation financière, et un soutien psychologique qu'il accepte. Il vit toujours dans le bâtiment scolaire, lui à qui sa mère disait ironiquement qu'il deviendrait professeur parce qu'elle savait qu'il ne les aimait pas, mais il n'a pas mis le feu à l'école, comme il en avait pourtant rêvé. Ce rêve l'avait heureusement angoissé : aujourd'hui encore, en voyant ce qui se passe dans tant d'écoles ici et ailleurs, je me dis qu'il valait mieux pour tous qu'il

puisse raconter ou écrire son rêve à quelqu'un qui l'en croirait capable, plutôt que de devoir passer à l'acte pour être pris au sérieux.

Chacune de ces histoires peut vous apparaître comme étrange, bizarre, un peu folle. Chacune pourtant nous a permis d'apprendre un peu plus comment on peut être seul à répondre au réel, qui est ce contre quoi on se cogne. Nous avons pris le parti de suivre à la lettre, au pie de la lettre, même, les indications précieuses que nous ont données ceux qui se coltinent le réel sans la médiation du symbolique, sans la névrose, sans la possibilité de recourir aux autres selon les codes existants.

C'est pour ça qu'à chaque fois il s'agit de regarder comment le sujet répond à son Autre, comment Colette s'occupe de son enfant comme elle aurait aimé qu'on fasse avec elle, comment Fabio peut faire pour rythmer ses deux voix, afin de chercher un apaisement, comment Luc a réussi à susciter de tous ses enseignants un soutien qui, j'en suis sûre, l'inscrit un peu dans le même monde que nous. Nous sommes leurs petits autres, et nous nous tenons debout, auprès d'eux, pour lutter avec eux contre leur partenaire, ce grand Autre qui les force, qui les insulte, qui les maltraite, mais sans lequel il n'est pas sûr qu'ils réussiraient à se tenir debout.

J'ai pourtant l'idée que ce travail, si précieux, n'est pas reconnu par la société qui préfère courir le risque de réparer demain, à grands frais, ce qu'elle laisse se défaire aujourd'hui. On entend beaucoup encore crier contre les institutions, que certains idéalisent et donc voudraient parfaites. L'idéal est notre ennemi, nous sommes vraiment au ras de la pratique.